

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Épices et aruspices
Destin littéraire du Québec de Gérard Tougas

Robert Vigneault

Numéro 29, printemps 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39790ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigneault, R. (1983). Épices et aruspices : *Destin littéraire du Québec* de Gérard Tougas. *Lettres québécoises*, (29), 63–66.



Épices et aruspices

Destin littéraire du Québec de Gérard Tougas

François Hertel, cet inoubliable animateur de notre adolescence littéraire, ne m'en voudra pas de singer sa manie du titre loufoque afin de conjurer humeurs et perplexités. Pourtant, le jeu de ces deux mots n'est pas gratuit: ce sont des mots-clés, longuement essayés, qui ouvrent maintes portes du livre de Gérard Tougas.¹ Soit un premier problème d'épicerie: l'auteur a eu le courage de dénoncer très vigoureusement la «surenchère publicitaire» (p. 53), «le battage systématique (...) du mercantilisme américain» (p. 55). Mais n'en est-il pas lui-même victime? Un placard titre prétentieusement, en capitales: «L'événement de la rentrée.» La suite est de la même farine: «Voici enfin le livre qui ose aller au fond des choses (...)»². Une publicité aussi tapageuse m'inciterait à chercher dans ce livre le dernier oracle de Yahvé sur le destin littéraire du Québec. Reconnaissons que le verbe altier de l'essayiste commande cette béate soumission: automandaté par l'évidence intime de la vérité, celui-ci n'hésite pas, dès les premières lignes du texte, à se sacrer «aruspice» (p. 9) de nos entrailles littéraires.

La littérature qui compte échappe aux yeux du profane et révèle ses secrets à quelques esprits tournés vers l'essentiel. (p. 9)

Aurai-je part à ces révélations? Rien de moins sûr, car les mets exquis ne sont destinés qu'aux lecteurs de la plus haute volée:

Aujourd'hui que seule la vérité entrevue m'attire, je renonce forcément aux lecteurs, toujours les plus nombreux, qui se sustentent de fables et m'adresse à ceux qui n'admettent que les nourritures d'exception. (p. 10)

Prétention sublime ou grandiose naïveté? Peu importe, au fond, dès lors que je m'avise de lire ce texte *comme un essai* et non comme un discours de vérité. L'«aruspice», ici, n'est qu'un essayiste parmi d'autres, et nullement «la main de Dieu». Pareille survalorisation de soi se produit couramment dans l'essai, où, prophète *dissident* (p. 55) d'une vérité rébarbative, le Sujet de l'écriture *se prend littéralement pour un autre*. Nous som-

mes conviés — les *happy few*, du moins — à rien de plus (rien de moins) qu'une belle fiction augurale...

Il y aurait donc contresens à lire ces vaticinations d'un Je-aruspice comme une thèse marquée d'un rigoureux cachet d'objectivité. C'est tentant, avouons-le: nous y invitent les média, ainsi que le statut universitaire de l'énonciateur, le recours à une méthode critique. On pourra même repérer un certain axe réflexif, qui ne manque pas d'intérêt; il s'avérera plus difficile de le suivre, de se laisser gagner par l'argumentation, à cause d'un parcours discursif visiblement perturbé par de puissants préjugés. Autrement dit, l'appareil, les apparences savantes sont assumés, en définitive, par le discours hautain, par les arguments massue du Sujet de l'énonciation. Plus que jamais, l'attention aux *formes* de l'écriture de l'essai s'impose comme le préalable essentiel à toute herméneutique.

J'ai parlé de méthode: l'approche *comparatiste* à laquelle l'essayiste a constamment recours — au point de donner parfois dans la digression — m'a semblé l'apport le plus intéressant, le plus original de son livre. Elle consiste moins ici à mettre en parallèle les oeuvres de divers pays qu'à comparer l'importance culturelle des «nations littéraires» ainsi que l'état de leur infra-structure éditoriale. Il en résulte une mise en perspective réaliste de la situation de la littéra-



ture québécoise. L'auteur insiste sur la condition précaire de la francophonie dans le monde actuel: d'abord le recul de la France, comme des autres grandes civilisations de l'Europe, face à l'hégémonie américaine; et aussi la santé fragile des satellites culturels de la France comme la Suisse romande, la Belgique wallonne, Haïti, l'Afrique francophone et finalement le Québec. Certes, le Québec est devenu, grâce à l'efficacité de son infra-structure, la «deuxième littérature de langue française» (p. 149) au monde, mais la belle province est encore loin d'une possession tranquille de son autarcie, témoin les événements politiques récents qui l'ont laissée dramatiquement affaiblie sur le plan constitutionnel.

Mais les idées, dans un essai, devenues aussi concrètes que des événements psychiques, virent bientôt aux *idées-forces*. La logique s'embrouille, la machine à raisonner s'emballe. Le lecteur, bousculé, hésite à donner son assentiment. La pensée de *Destin littéraire du Québec* m'a d'emblée paru lacunaire, mais, compte tenu des problèmes nombreux et complexes soulevés par un texte de cette nature, il m'aura fallu quelque temps pour discerner un certain vice de forme qui affecte l'ensemble du parcours discursif. Je dirais qu'on assiste à un *amenuisement constant de la question réelle*. Voyons à l'oeuvre cette tendance réductrice, à divers niveaux de signification.

Littérature et marketing

Que l'essayiste ait la dent dure à l'endroit de «l'esbroufe américaine» (p. 30) ne l'empêchera nullement — plutôt paradoxalement — d'attribuer l'existence littéraire au *limelight* de la publicité.

Nous posons ici comme principe cette idée, grosse de conséquences pour les petites littératures et la québécoise en particulier, que c'est illusion pure que de croire que les chefs-d'oeuvre s'imposent et que les auteurs se font connaître par on ne sait quelle évidence littéraire. (p. 19)

Ce principe, souligné par les italiques du texte, occulte la qualité intrinsèque des oeuvres en faveur de l'opération de *marketing*. Notre «destin littéraire», fonction d'une certaine publicité, s'avère, sous ce rapport, plutôt problématique: comme «article d'exportation», la littérature québécoise n'est pas encore solidement

établie sur le marché: nous pouvons compter sur certaines «valeurs exportables», mais la plupart de nos productions «se détériorent trop rapidement pour supporter le voyage» (p. 39). *Épicerie* trop fine? Ou serait-ce la faute du lecteur, à l'affût chez nos écrivains d'une «information (...) présentée sous une forme assimilable et aisément digestible» sur «la minorité québécoise en Amérique du Nord» (p. 40)? On a peine à croire que le «lecteur étranger» soit si obtus...

Il n'est pas question de nier le rôle de l'infra-structure dans l'*industrie* culturelle. Mais on souhaiterait que, familier des fins dernières, et s'interrogeant sur le «destin» d'une littérature, un «aruspice» se pose des questions plus graves que de savoir si une littérature «voyage bien» (p. 39). Et la question de fond, entre autres: peut-on confondre littérature et épicerie? Le «succès» en littérature ne doit-il pas être tenu en suspicion? Les «prix» ne sont-ils pas trop souvent le reflet d'une convention vaniteuse du bien-écrire entre auteur et lecteur? Que de Goncourts morts-nés! Le grand écrivain a maille à partir avec le publiciste, car il finit toujours par écrire depuis un lieu sis dans l'absolu, à l'encontre même d'une réalité bancale; il est voué à un certain échec mercantile. Poète maudit, maudit poète: parler de «destin littéraire» me paraît nécessairement impliquer, en profondeur, toute cette problématique du nécessaire (et salutaire) malentendu entre l'écrivain et son public. La vraie littérature sera toujours questionnement du réel; le «succès», en matière artistique, a partie liée le plus souvent avec la complaisance, la complicité. Sur ce point, l'essayiste fait preuve, jusque dans son style, d'une incroyable légèreté d'esprit, d'un réalisme de bas étage: ainsi, «l'angoisse moderne», chez un écrivain québécois, est un produit qui *se vendrait mal* parce que c'est une «denrée» «réservée depuis longtemps aux écrivains européens» (p. 41). Que nos écrivains se le tiennent pour dit et truffent autrement leurs mets littéraires...

Langue et écriture

A-t-on assez ressassé, pendant les années soixante, le problème du *joual* en littérature! Certains écrivains avaient brandi cette langue «maganée» pour dénoncer la colonisation du Québec, puis, avec le concours des médias, la question linguistique s'est avérée un débat à la mode, une aimable querelle de salons. De guerre lasse, on a heureusement cessé d'ergoter sur un sujet devenu artificiel. Or, notre essayiste, point encore sorti du sillage de la Révolution tranquille, va consacrer de longues analyses à la langue des écrivains québécois. Sur ce point, notre destin lui semble plus assuré que du côté des valeurs d'exportation, puisque notre avenir serait «programmé d'avance» (p. 65), c'est-à-dire conforme au modèle américain qu'il considère comme le prototype de toute aventure littéraire moderne: nous serions en train d'accoucher d'une langue nationale populaire aussi distincte de la langue française classique que la langue des U.S.A. l'est de l'anglo-saxonne. Ce parallélisme Québec — U.S.A. me paraît bien rigide, et je trouve combien plus nuancée l'opinion professée par Jacques Godbout, dès 1965, lors de la publication du *Couteau sur la table*. Nous faisons partie de la «francité» comme les francophones du monde entier: il ne s'agit pas d'être «Français, d'une façon personnelle», mais d'être «nous-mêmes, en français»³. La langue suit l'être: qu'il y ait plus ou moins de *joual*, de *stie*, de mots du cru, ou qu'il n'y en ait pas du tout: à chaque écrivain d'obéir à sa nécessité. Sous ce rapport, la langue surveillée des *Mémoires* de Claire Martin est aussi authentiquement québécoise que celle du *Cassé* de Renaud: il serait odieux et souverainement factice de décréter une norme québécoise. Problème archi-faux, encore une fois: laissons les écrivains apprivoiser en paix la langue française, tissu vivant, extensible, matrice infinie, qui peut se dilater, se différencier très naturellement, tout en restant la langue parlée et écrite par tous les francophones. Cette histoire de «langue littéraire nationale» (p. 117) à inventer m'apparaît une vue de l'esprit.

Mais il y a plus grave, et toujours dans le sens de l'amenuisement de la question réelle. En prônant de façon simpliste «la réduction de l'écart entre langue écrite et langue parlée» (p. 101), l'essayiste com-

met un contresens fondamental qui grève, en fait, toute la pensée de ce livre. Il y a, en effet, *une confusion constante*, chez l'auteur, *entre langue et écriture*, comme si l'écriture consistait à transcrire, tel quel, un certain état de la langue parlée, — l'écriture actuelle des Québécois étant enfin devenue le miroir fidèle de la langue québécoise du cru, comme *c'était écrit* déjà du côté des précurseurs américains. Or, une telle transcription littérale n'est ni possible ni souhaitable dans le domaine de la littérature. La langue littéraire sera toujours une langue à part, autre, transcendante, de par sa nature même. La langue «naturaliste» de *Germinal* n'est pas moins littéraire (donc hors du commun, insolite) que la prose infiniment pure de Pascal. Il y a, de toute manière, chez tout écrivain (au sens de Barthes) transmutation du langage, décision prise de «changer la fonction du langage», dirait Valéry. Il est oiseux d'avoir à choisir entre Céline et Montherlant. Et Brassard pourra continuer à adorer *Britannicus* au même titre que la dernière pièce de Tremblay. Bref, les mots et les tours du cru qu'on peut repérer dans un texte américain, québécois, ou français, sont aussi littéraires, aussi *recherchés* que les autres, d'avoir été enchâssés dans un nouveau système langagier qui doit précisément son essence *littéraire* à la distance prise vis-à-vis du code «national populaire».

Ces vues simplistes sur la langue me paraissent s'expliquer par la faiblesse des préalables théoriques sur la littérature. L'essayiste en est encore, par exemple, à la conception périmée du roman-miroir (ou photographie) quand il évoque «l'appareil photographique — la langue — grâce auquel (les écrivains) prenaient des instantanés d'une société en plein mouvement» (p. 84). Au lieu de se moquer comme il le fait de la «nouvelle critique» (p. 59), il aurait gagné à s'inspirer de recherches qui ont tout de même renouvelé en profondeur l'approche du fait littéraire.

L'idéal du «style mitoyen»

Au fond, l'essayiste est fasciné par le «middle American style» (p. 101), devenu, à ses yeux, le point de mire de la culture contemporaine. Ce qui n'exclut pas une certaine ambivalence: nous avons vu qu'il s'en prend, à l'occasion, au battage systématique de la publicité; il rechigne aussi contre le contenu insipide de la télévision américaine. Mais, pour l'essentiel, ce sont les Américains, selon lui, qui donnent désormais le ton en matière culturelle. En tous domaines, l'avenir serait à «l'égalitarisme» (p. 141) ou au nivellement social promu par les U.S.A. La littérature québécoise, pour sa part, en acclimatant de plus en plus la langue vernaculaire, s'est déjà heureusement conformée à l'impulsion du géant américain. La France résiste encore, mais de plus en plus faiblement, à l'assaut conquérant du colonialisme culturel américain.

On peut se demander si l'engouement des Français pour la vie à l'américaine est aussi profond que l'affirme l'auteur; autrement dit, si ceux-ci ont foncièrement dévié de leur autarcie traditionnelle. Quoi qu'il en soit, je suis frappé par l'assentiment inconditionnel que l'essayiste accorde à la thèse américaine, comme le manifeste, en particulier, l'anti-intellectualisme *made in U.S.A.* dont il fait preuve dans ses dénonciations de la langue policée chez les écrivains, qu'ils soient français, américains, britanniques, québécois. Le champ lexical de la belle langue littéraire s'avère nettement péjoratif: «l'élégance formelle» (p. 111) caractérise les «langues mandarinales» (p. 111), «hiératiques» (p. 73), «raréfiées» (p. 93); les «minauderies» (p. 88) des «dentellières» ou «faiseurs de phrases» (p. 111) sont des «oripeaux» (p. 98) qui relèvent des «mièvreries du passé» (p. 111). Bref, l'essayiste ventile une singulière agressivité à l'égard du «très haut niveau moyen de la manière» (p. 111) qu'il constate, en particulier, dans la littérature française; ce culte de la forme l'horripile au plus haut point. Il prêche ouvertement pour un retour à «la langue du peuple», pour la vulgarisation de cette langue française trop aristocratique, mal adaptée au monde moderne.

Le style impersonnel, tel que pratiqué par Marguerite Yourcenar, qui garde le lecteur à une distance polie et qui

évite les mots familiers, deviendra plus rare car on admettra de plus en plus difficilement que le citoyen, fût-il écrivain, ne lâche pas des ahans en cours de route. (p. 76).

Modèle de la prose de demain: Henri Guillemin.

Le lecteur qui accepte les règles du jeu reçoit des tapes dans le dos, à l'occasion, quelques postillons dans l'oeil. (p. 76)

Cette charge constante de l'auteur contre le français châtié, la belle langue, la *manière*, révèle donc à quel point il est influencé par le comportement égalitariste à l'américaine. Pourtant, la langue pratiquée avec le souci de la pureté formelle m'apparaît une qualité si typiquement française de l'écriture que je serais étonné, pour ma part, qu'elle disparaisse au profit d'un certain débraillé populiste. (Faux problème, nous l'avons vu: toute langue littéraire, quels qu'en soient les éléments, constitue une nouvelle synthèse linguistique.) Je ne vois pas, du reste, pourquoi les écrivains français, comme aussi les québécois, devraient être à ce point à la remorque de la civilisation américaine. À chacun son histoire, sa situation socio-politique, sa littérature. Le comparatisme de Tougas aboutit aux réductions de l'esprit de système.

Une littérature ratatinée

De la part d'un aruspice on serait en droit de s'attendre à une connaissance de l'ensemble et du détail des oeuvres. Ce n'est guère le cas ici: le *corpus* québécois a singulièrement refoulé. Rien ou si peu que rien sur les années soixante-dix. Rien sur la littérature qui se fait. Rien sur l'essai, genre littéraire à part entière. Rien non plus sur la prose d'idées, si abondante au Québec. Le panorama de la critique est d'une indigence criante. Des écrits de Gilles Marcotte, par exemple, on retient que celui-ci a donné «quelques excellents romans» et qu'il «a beaucoup fait pour fixer définitivement la place de Saint-Denys Garneau dans la poésie québécoise» (p. 171). De poésie ou de théâtre, du reste, il n'est à peu près pas question. La littérature se réduit au ro-

man-miroir d'une société. On peut se demander si Aquin a écrit autre chose que *Prochain épisode*, et Ducharme, que *L'Avalée des avalés*. Tel oracle (de pur style épicien) m'a paru singulièrement malavisé:

Ducharme n'a guère varié ses recettes littéraires, avec ce résultat que L'Avalée des avalés, oeuvre qui fit sa célébrité, est demeurée sa plus haute expression. (p. 31)

Tel autre paraîtra pour le moins contestable:

La même déperdition progressive se manifeste chez Michel Tremblay (...) Les Belles-soeurs pourrait bien finir par résumer son théâtre. (p. 32)

Et je ne m'attarderai pas sur quantité de lieux communs proférés avec l'emphase obligée.

Dérive du pôle culturel québécois

Une fois admise la partialité de cet exercice, nul ne dénierait à un aruspice-essayiste le droit de désigner les «hommes-clés» de l'Institution littéraire. Je me suis quand même demandé quel avait pu être le critère du choix de la «pléiade» (p. 167). Il s'agit en majorité de personnalités — estimables, sans doute: leur valeur n'est pas en cause — qui ne sont pas d'origine québécoise, ou encore de Québécois oeuvrant au Canada anglais. Le principe sous-jacent est ainsi formulé en toutes lettres: «nul n'est besoin aujourd'hui de se rendre au Québec pour y effectuer des recherches en littérature québécoise» (p. 167). Autrement dit, le pôle culturel du Québec aurait tendance à se déplacer vers le Canada anglais: récupération en douce. Et je comprends soudain le *ratatinement* évoqué plus haut, ou encore pourquoi, s'agissant de littérature québécoise, on a pu se passer d'évoquer des centres essentiels de réflexion critique comme *Voix et images*, *Liberté*, *Études françaises*, *Études littéraires*, *Le Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, etc. Je comprends aussi le choix de l'écrivain-vedette, Gérard Bessette, plus significatif de l'originalité québécoise que Miron, Godbout, Ducharme, Marie-Claire Blais, Aquin, Victor-Lévy Beaulieu: «juché sur son piédestal de Fort Frontenac» (p. 40),

il a su garder louablement ses distances vis-à-vis du Québec. C'est ce qui explique que le «style bessettien» représente une «réussite» (p. 106), même si, contrairement au vœu le plus cher de l'essayiste, il n'a pas «(puisé) dans le fonds spécifiquement québécois de la langue» (p. 107).

... Destin

Le mot sonne comme un glas, une misérable fatalité: «Notre destin sembla durement fixé.»⁴ Un aruspice a décrété l'avènement de «l'indépendance littéraire» (p. 175) de la «belle Province»: le fleurdelisé promu fleur de rhétorique. Le Québec entre tout vif au «Panthéon» (pp. 77, 145): enterrement de première classe! On applaudira, au comptoir des grands épiciens... □

1. Gérard Tougas, *Destin littéraire du Québec*, coll. «Littérature d'Amérique», Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1982, 208 p.
2. *Québec français*, numéro 47, octobre 1982, p. 41.
3. Jacques Godbout, *Le Couteau sur la table*, Seuil, 1965, p. 9.
4. Borduas, *Refus global*, dans *Textes*, coll. «Paroles», no 34, Parti pris, p. 10.

Le Manitoba ne répond plus? Détrompez-vous. Ils sont quelques-uns, tenaces comme Annette Saint-Pierre, pour y veiller. Mais il ne s'agit pas d'une vigilance en forme de défense passive. Bien plutôt sont-ils déterminés à faire en sorte qu'une petite patrie lobotomisée, si l'on peut dire, par l'iniquité de l'histoire et d'une législation scolaire, retrouve la dignité qui vient de la mémoire.

Annette Saint-Pierre, précisément, se souvient. De ce souvenir, elle a fait la matière même de sa vie, de son métier et de son premier roman. Native du Québec, la jeune institutrice qui arrivait en 1950 au Manitoba, était naturellement destinée à devenir une pédagogue de la mémoire. C'est dans cette aventure que nous entraîne d'emblée, mais indirectement, sa première oeuvre de fiction, roman de la parole et de la mémoire retrouvées — les deux allant de pair, il va sans dire.

L'auteur a beau nous avertir que ses personnages sont fictifs et qu'ils ne ressemblent à personne, comment ne pas soupçonner derrière le fait relaté au premier chapitre, l'expérience vécue en début de carrière, une expérience banale tant elle était commune, mais non moins traumatisante? Ce n'est pas facile d'enseigner clandestinement en français quand les inspecteurs anglais rôdent autour des écoles! Et moins encore de cacher le corps du délit et d'improviser un cours dans une langue que vous maîtrisez plus ou moins, lorsque ces mêmes inspecteurs arrivent sans prévenir! Seuls les enfants, du moins ceux qui ne sont pas pris d'une peur bleue au point de mouiller leur banc, sont ravis de l'intermède et entonnent ce couplet bien appris pour saluer l'intrus: